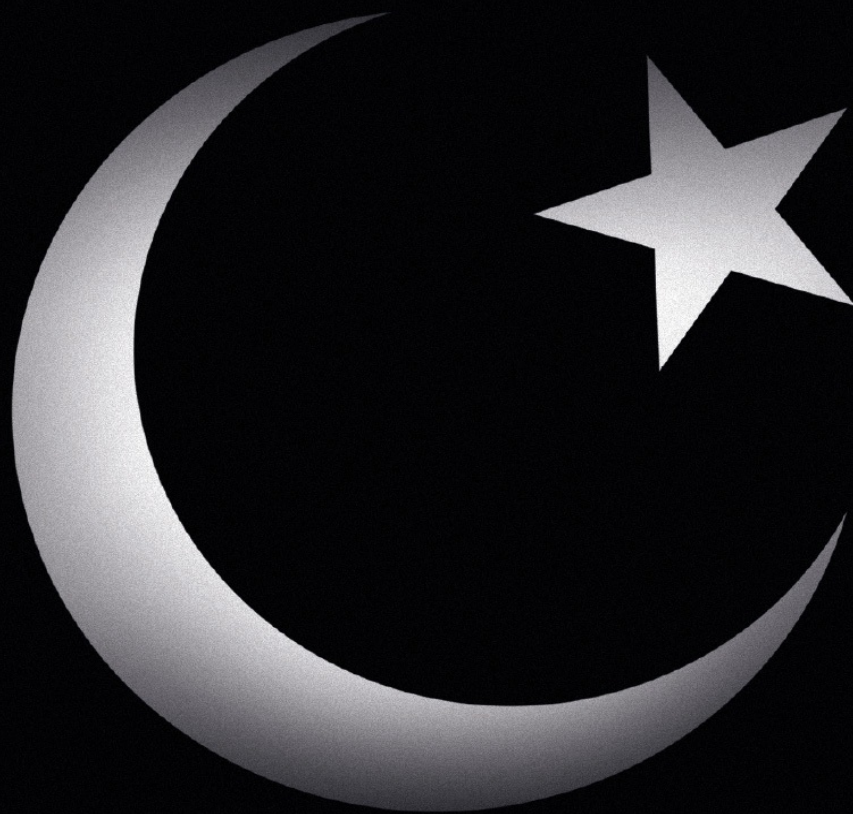


Anne-Isabelle Tollet

# LA MORT N'EST PAS UNE SOLUTION



ASIA BIBI CONDAMNÉE  
À LA PENDAISON  
POUR BLASPHEME



éditions du  
**ROCHER**

La mort n'est pas une solution

Une partie des droits d'auteur du livre  
sera versée à l'association  
Comité International Asia Bibi,  
7 rue la Condamine – 75017 Paris.  
[saveasiabibi@gmail.com](mailto:saveasiabibi@gmail.com)

Tous droits de traduction,  
d'adaptation et de reproduction réservés  
pour tous pays.

© **2015, Groupe Artège**  
Éditions du Rocher  
28, rue Comte Félix Gastaldi  
BP 521 – 98015 Monaco

*[www.editionsdurocher.fr](http://www.editionsdurocher.fr)*

ISBN : 978-2-26807-755-0

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pendant quinze ans j'ai souvent constaté que les journalistes ne sont pas toujours les bienvenus, qu'il faut se battre sans répit contre la tyrannie de l'opinion et pour le respect de tous. D'une manière générale, un journaliste a rarement la cote. Cette profession agace et inspire la méfiance partout. Même la concierge de mon immeuble, à Paris, qui me connaissait pourtant depuis dix ans, n'était pas tranquille.

Dans le bureau du ministre, je continuais donc à poser des questions concrètes, sans empathie particulière. J'avais besoin de savoir, et surtout de comprendre, s'il y avait matière à faire un reportage. La petite Sidra, qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à Asia que j'avais vue en photo, n'avait pas encore ouvert la bouche lorsqu'elle s'adressa à son père en grommelant quelque chose en urdu. Aussitôt Shahbaz m'a demandé si je voulais bien l'emmener aux toilettes.

Je n'ai rien oublié de notre échange. Sidra ne parlait pas très bien anglais mais il est des situations où le langage l'emporte sur la maîtrise d'une langue. Je me lavais les mains lorsque, en sortant des toilettes, l'adolescente s'accroupit près du lavabo et se mit à pleurer. Je me suis baissée vers elle pour lui dire qu'on allait tout faire pour que les choses s'arrangent pour sa maman, qu'il ne fallait pas qu'elle s'inquiète, que...

– Moi aussi je vais mourir...

– Mais non, enfin, Sidra, tu ne vas pas mourir. Regarde, le ministre, il s'occupe de vous, c'est quelqu'un d'important, tu sais, et sous sa protection, il ne peut rien vous arriver...

Sidra continuait à sangloter.

– Je perds du sang et j'ai mal dans le bas du ventre, je suis en train de mourir je vous dis.

– Et ça t'arrive quelques jours par mois et puis plus rien ?

– Oui c'est ça, je pourris petit à petit à l'intérieur.

– Écoute Sidra, tu n’es pas en train de mourir. Ce qui arrive est parfaitement normal, ça veut juste dire que tu deviens une femme. Ta maman ne te l’avait pas expliqué ? Tu n’as pas une grande sœur ? Ou des tantes à qui tu pourrais te confier ?

– Maman, je ne l’ai pas vue depuis un an et ma grande sœur est handicapée, elle doit prendre des médicaments tout le temps. Depuis que maman est en prison, je ne vais plus à l’école, j’ai pris sa place. Je m’occupe de la cuisine, du linge et de mes sœurs qui pleurent tous les jours parce qu’elles ne comprennent pas pourquoi maman ne rentre plus à la maison.

J’ai immédiatement farfouillé dans mon sac et lui ai donné un paquet de serviettes hygiéniques. J’en ai déplié une pour joindre le geste à la parole afin qu’elle comprenne bien :

– À chaque fois que ça arrive, tu en mets une dans ta culotte, et quand elle est sale, tu la jettes à la poubelle puis tu en mets une autre. Je vais t’en donner d’autres, ne t’inquiète pas.

Elle me serra la main de toutes ses forces pour me dire sa gratitude, mais je la sentis à peine dans la mienne.

Après avoir raccompagné Sidra dans le bureau du ministre et leur avoir promis de faire de mon mieux, je devais rentrer chez moi au plus vite pour envoyer cette proposition de reportage avant le début de la conférence de rédaction qui se tenait une heure plus tard à Paris. Tout en marchant, je cherchais désespérément un taxi mais, au Pakistan, quand l’appel du muezzin retentit, tous les esprits se retirent. En général, et *a fortiori* lorsqu’on est une Occidentale, il est impossible de rester plus d’une minute à pied sur le trottoir sans être apostrophée par des chauffeurs de taxi excités comme des acariens au salon de la moquette. Par chance, j’avais repéré un retardataire au bout de la rue qui venait dans ma direction. Agrippé à son volant et déterminé comme jamais, le dernier chauffeur de taxi de la

capitale qui n'avait pas encore les genoux à terre, pensait encore se diriger vers la mosquée, quand je pris mon élan pour me lancer au milieu de la route. Furibard, il accepta finalement de me prendre en charge en poussant son bolide au maximum de sa puissance.

Ici, tous les taxis sont identiques, la course n'est pas chère – encore heureux ! –, le véhicule pakistanais ressemble à une voiture sans permis dépourvue de climatisation. À chaque fois, c'est pareil : plus le pays est pauvre, plus il fait chaud et moins il y a de chance d'avoir la clim !

Dans ce taxi pakistanais à peine plus grand qu'une boîte à savon, cette conversation avec Sidra me revenait. Elle avait ravivé le souvenir de mes débuts au Pakistan. Telle une Occidentale lambda, je supposais naïvement qu'il était facile de se procurer des tampons hygiéniques dans la capitale d'un pays plus grand que la France. Je n'en voyais pas dans les supermarchés mais je pensais en trouver dans les pharmacies. Rarement dans ma vie, je me suis sentie aussi ridicule.

Tout semblait normal dans cette officine à l'enseigne verte et clignotante. Boîtes de vitamines, répulsifs anti-moustiques, shampoings anti-poux, rien d'extraordinaire jusqu'au moment où, entre tétines et biberons, je suis tombée sur tout un rayon de cartouches de cigarettes. Cette découverte stupéfiante me faisait douter de l'endroit où j'étais supposée être, et je me demandais si je n'étais pas plutôt dans un bureau de tabac qui vendait des trucs de pharmacien. En regardant de plus près les rayonnages, je ne voyais rien, en dehors de serviettes hygiéniques pour incontinence, rien qui puisse ressembler à des tampons. Par malchance, le pharmacien était un homme et j'ignorais totalement comment on disait tampon en anglais...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



du gouverneur du Penjab qui m'avait fermement fait comprendre que seuls les journalistes locaux étaient autorisés à assister à la conférence de presse, j'envoyai Fahad pour couvrir l'événement à ma place en lui demandant de filmer au kilomètre tout ce qu'il pouvait afin de ne rien rater de l'événement.

---

2. École coranique.

3. « Le pape chrétien part en croisade par ses commentaires négatifs sur les lois islamiques. »

Dès mon retour à Islamabad, je me précipitai pour regarder les images que Fahad venait de tourner.

Dans une petite salle transformée pour cette conférence de presse, une vingtaine de journalistes locaux réglèrent leur caméra et projecteur pendant que d'autres s'installaient sur les chaises. Sur l'estrade, une table avec deux micros, deux chaises vides et un petit drapeau pakistanais.

Lorsqu'Asia Bibi arriva dans la pièce accompagnée d'un garde, elle semblait terrifiée par tous les flashes qui crépitaient de partout. J'étais surprise de voir qu'elle portait un voile mais, selon Fahad, c'était probablement une consigne du gouverneur pour ne pas agacer les barbus. Assise sur une chaise en retrait à côté d'Asia, je remarquai une femme à la longue chevelure brune qui lui parlait avec bienveillance. Fahad m'apprit que c'était l'une des filles de Salman Taseer. À 66 ans, son père gouvernait la plus grande province du pays. Il était l'un des rares politiciens courageux à critiquer ouvertement l'islamisme. En prenant la défense d'Asia Bibi, il faisait acte de résistance et mesurait parfaitement les risques inhérents à son engagement.

Quand Asia Bibi s'installa à côté de l'imposant gouverneur, celui-ci prit la parole :

– Je vous ai réunis ici pour défendre cette femme condamnée injustement à mort pour délit de blasphème. Faut-il rappeler que la liberté d'exercer sa religion est inscrite dans notre Constitution ? Depuis quelques années, j'observe que cette loi est devenue une arme pour régler des comptes personnels. Je me souviens de ce musulman jeté en prison et tué par ses gardiens avant même d'être jugé. Cet homme ne voulait pas vendre ses terres. Pour s'en débarrasser, celui qui voulait les racheter avait déchiré des pages du Coran qu'il avait déposées devant sa porte.

Puis Salman Taseer saisit le petit drapeau pakistanais.

– Dois-je vous rappeler la signification de notre drapeau ?

Le vert pour l'islam, le blanc pour les minorités. Asia Bibi est devenue malgré elle le symbole d'une loi moyenâgeuse et inique mais je veux vous dire que cette loi est indigne de notre pays et de notre religion.

Ensuite le gouverneur se tourna vers Asia en lui demandant d'expliquer aux journalistes ce qu'il s'était passé dans le champ.

Les flashes crépitaient de plus belle, Asia n'osait pas se lancer. Salman Taseer la regardait avec bienveillance et lui fit un petit signe d'encouragement.

Le brouhaha s'apaisa progressivement. Dans le silence total, les journalistes étaient suspendus aux lèvres d'Asia.

– Je n'ai rien fait de mal, je respecte l'islam mais des femmes s'en sont prises à moi parce que j'ai utilisé leur vaisselle pour boire dans le puits. Je suis chrétienne, mais j'aime mon pays musulman, et maintenant la justice veut me tuer. Mais je n'ai commis aucun crime, je suis innocente.

Après plusieurs heures de montage et une courte nuit, j'envoyai mon sujet à la rédaction qui voulait le diffuser dans la matinale. Selon l'usage avec les correspondants, je devais intervenir en direct, juste après la première diffusion du reportage prévue à 6 heures ce matin, heure de Paris.

Avec les quatre heures de décalage, il était 9 h 30 ici quand je réfléchissais au contenu de mon direct et aux nouvelles infos à ajouter : coïncidence ou pas, au moment où le gouverneur tenait sa conférence de presse avec Asia Bibi, Sherry Rheman, une députée musulmane de la majorité, déposait à l'Assemblée nationale un projet d'amendement interdisant la loi sur le blasphème. À 50 ans, cette ancienne ministre fédérale de l'Information était une parlementaire libérale du Pakistan Peoples Party (PPP), le parti de feu Benazir Bhutto, sa grande amie. Pour convaincre les parlementaires, elle avait déclaré la veille :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Ah oui, viens avec moi, je vais te présenter à la directrice. Moi je m'appelle Bouguina.

Je fus soulagée par cet accueil bienveillant.

Bouguina se faufilait prestement dans les grands couloirs, je devais presser le pas pour ne pas la perdre. Quelques étages plus tard, elle m'introduisit dans une salle et se volatilisa aussitôt. Perchée sur une estrade, celle qui semblait être la directrice demanda sèchement à l'une des filles de fermer la porte. Elle n'avait pas l'air commode...

Je ne m'attendais pas à un entretien aussi approfondi. Au bout d'une heure de captivité pendant laquelle je dus expliquer ma présence au Pakistan, mes motivations, ma bienveillance à l'égard du Coran, mon éducation religieuse chaotique, sans parler de ma famille passée au crible, vint enfin le temps des délibérations. La directrice réunit ses disciples à huis clos pour statuer sur mon sort, pendant que je me retrouvai seule dans une pièce à l'écart, attendant fébrilement le verdict. Mine de rien, cela n'avait pas été facile et j'espérais avoir été suffisamment crédible pour être acceptée. Je n'avais pas menti, ni sur mes intentions ni sur mon métier de journaliste qui rendrait ma présence suspecte. J'avais ajouté, pour qu'il n'y ait aucune ambiguïté, que je ne voulais pas me convertir à l'islam, et que je voulais simplement mieux connaître cette religion pour les besoins de mon métier. Cette information n'avait visiblement pas été anodine puisqu'elle avait immédiatement jeté un froid : la directrice avait d'abord fait une petite moue, avant de se montrer plus irritable, inquiète, presque habitée par la paranoïa de l'espion. L'entretien s'était ainsi prolongé de manière plus appuyée et, l'espace d'un instant, j'avais même craint qu'elle ne sorte une gégène de sa robe.

Seule à attendre dans cette pièce vide et sans fenêtre depuis vingt minutes, j'aurais donné n'importe quoi pour fumer une

cigarette. J'entendis enfin un bruissement dans le couloir. Des bruits de pas se rapprochaient et, passant la tête à travers la porte entrouverte, j'aperçus une petite étudiante à l'allure de novice s'avancer dans ma direction. J'avais beau l'observer attentivement, impossible de savoir le sens de la réponse tant les traits de son visage n'exprimaient qu'une forme de soumission. Elle m'attrapa délicatement le bras qu'elle ne lâcha que face à la toute-puissante directrice. L'air grave et sévère, celle-ci m'expliqua que je n'irai pas en amphithéâtre avec les autres filles mais elle acceptait de me prendre en cours particulier. Elle ajouta :

– Tu n'as pas le niveau, tu ne connais rien du Coran, on va devoir tout reprendre à zéro. La seule chose que tu aies pour toi ma fille, c'est ton niveau d'anglais suffisant pour bien comprendre le message d'Allah, le tout-puissant.

La directrice m'agaçait déjà avec ses grands airs, mais j'étais soulagée d'être reçue à ce premier examen de passage. Je n'y connaissais peut-être rien mais je savais que c'était une aubaine fantastique pour elle d'avoir une Occidentale parmi ses élèves et que sa cote risquait de grimper auprès des mollahs. J'attendais devant elle comme un coupable devant le juge, et quand elle eut fini de bavarder avec ses adjointes, m'adressant un sourire pas très franc, elle m'ordonna de la suivre dans son bureau qu'elle ferma à double tour.

Deux heures de cours plus tard, j'en avais plein la tête. On avait revisité la religion chrétienne, qui ne valait pas grand-chose par rapport à l'islam. L'islam à qui, selon elle, on doit tout : les arbres, la beauté du ciel, les petits oiseaux avec leur délicat babil... j'avais parfois l'impression d'être entrée dans une secte. En quittant la madrasa, je savais désormais que chaque sourate du Coran se terminait par « Dieu pardonne » !

Le lendemain matin, j'attendis avec impatience le retour du ministre catholique, prévu dans l'après-midi, pour savoir si ma demande de visite d'Asia Bibi en prison avançait.

Ce même matin, je reçus l'appel d'un éditeur parisien qui avait vu mon reportage sur Asia Bibi. Il me proposa de raconter son histoire à deux conditions : que je m'assure que ce livre pouvait aider et contribuer à la libération d'Asia Bibi et que je parvienne à la rencontrer en prison.

Le ministre catholique devait rentrer dans l'après-midi et j'étais impatiente de savoir comment il allait depuis la mort de son père. Je décidai de sécher mon cours de Coran pour ne pas risquer de le rater. Désormais, Shahbaz Bhatti restait la dernière figure politique à prendre publiquement la défense d'Asia Bibi. Dès son retour à Islamabad, il se rendit chez moi : soupçonnant des écoutes sur son téléphone portable, il voulait éviter au maximum de l'utiliser.

Les traits tirés, Shahbaz semblait amaigri. La mort de son père l'avait ébranlé : il venait de perdre un solide pilier de son existence dont il parlait souvent. C'était un coup terrible mais il prit le soin de ne rien laisser paraître. Il souriait comme avant mais, dans son regard, quelque chose s'était éteint.

Depuis trois jours, les événements s'étaient précipités et nous avions tant de choses à nous dire ! Le projet d'un livre éveilla immédiatement son intérêt. Pour lui, c'était une aubaine fantastique et il fallait s'en emparer, si Asia et sa famille étaient d'accord. Avec ce nouvel enjeu, il me promit de saisir à nouveau l'autorité qui délivrait les droits de visite en prison : le Home Secretary of Penjab, l'équivalent de notre ministère de l'Intérieur au niveau de la province. Il se montra confiant alors que moi, je l'étais de moins en moins !

Il m'annonça tout de go qu'il avait vu Asia Bibi le matin même car il s'inquiétait des conditions de sa détention depuis la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



À 7 h 30, ce matin-là, je reçus un email de Shahbaz Bhatti en voyage officiel depuis une semaine. En pleine forme. À l'écart temporaire des turpitudes qui gangrènent son pays politiquement affaibli, son séjour sur le continent américain était une véritable bouffée d'oxygène.

D'une plume enjouée, il me fit le récit de l'accueil chaleureux que lui avaient réservé le Premier ministre canadien, Stephen Harper, ainsi que le parlement. Il m'écrivait qu'il gardait un souvenir ému de l'incroyable *standing ovation* qu'il avait reçu à l'issue de son discours devant les parlementaires sur les combats qu'il menait au Pakistan.

À Washington, il avait aussi été bouleversé par son entretien privé avec la secrétaire d'État, Hillary Clinton. Semblant à peine y croire, il m'envoya le communiqué de presse de la Maison Blanche sur cette entrevue.

...La secrétaire d'État a affirmé au ministre des Minorités religieuses du Pakistan, Shahbaz Bhatti, que la liberté religieuse était l'un des domaines les plus importants sur lesquels se fonde la politique étrangère des États-Unis. Hillary Clinton a annoncé sa détermination à poursuivre ce dialogue, non seulement avec le Pakistan, mais aussi dans le monde entier...

Il devait rentrer ce week-end et me proposa de nous retrouver pour déjeuner en début de semaine suivante.

Au cours d'une semaine relativement calme, j'avais pu suivre mes quatre heures de cours de Coran par jour avec assiduité. Enfermée à double tour dans le bureau de la directrice, j'avais décidé de prendre ce cours à bras-le-corps et d'y participer vraiment. Lassée par son prosélytisme, il me fallait maintenant comprendre.

Pour commencer j'avais demandé à mon despote où il était inscrit dans le Coran que la femme devait se voiler de la tête aux

pieds sous un *niqab*, une *baya burqa*... Légèrement déstabilisée par mon soudain aplomb, elle s'était précipitée sur son Coran en me traduisant la sourate XXXIII verset 59.

Prophète, dis à tes épouses, à tes filles, aux femmes des croyants de revêtir leurs mantes : sûr moyen d'être reconnues et d'échapper à toute offense. Dieu est indulgent, et miséricordieux.

– Tu vois, me dit la directrice contente d'elle, Allah veut nous protéger des regards des hommes qui ne sont pas toujours de bons musulmans. En nous demandant de nous habiller modestement, Allah le fait pour notre bien. Toi tu es une femme tout comme moi et j'imagine que tu n'aimes pas quand les hommes te regardent de façon grossière. Contrairement à ce que vous dites en Occident, Allah le tout-puissant nous respecte, nous les femmes.

Le terrain était glissant et j'avais pleinement conscience de marcher sur des œufs. J'avais intérêt à bien choisir mes mots pour ne pas commettre de blasphème. Un comble ! Je me suis lancée sur la pointe des pieds, espérant ne rien casser :

– Enfin, euh oui c'est votre manière de voir les choses. Moi je pense qu'on peut s'habiller modestement sans forcément revêtir le voile intégral. Dans le verset que vous m'avez lu, Allah, dont je ne doute pas qu'il respecte les femmes, ne parle pas de *burqa*, par exemple, ni de se cacher le visage...

Sur son visage, tout était dur et froid. Je sentais mon estomac se tordre lorsqu'elle est me répondit sèchement :

– Chaque culture répond à sa façon aux vœux d'Allah, et certaines femmes se sentent encore plus près de lui sous leur *burqa*, je ne vois pas où est le problème.

– Je conçois que les cultures nous imposent une tenue respectueuse dans un lieu de culte. On ne rentre pas dans une

église ou dans un temple bouddhiste en short par exemple, et ça ne me choque pas. Mais si les femmes d'ici se sentent obligées de se couvrir intégralement, c'est pour se protéger de la façon dont les hommes posent leur regard sur les femmes. C'est aux hommes de changer de vision, et ce n'est pas une question de vêtement. Moi, par exemple, ici, je me sens beaucoup plus nue quand je porte un voile et une longue tunique qui me couvre les fesses, qu'en maillot de bain sur une plage occidentale.

Elle ne semblait rien saisir de ce que je lui racontais. J'ai vite compris qu'il était inutile de batailler sur cette question. Je saisis pourtant l'occasion de la faire réagir sur un autre domaine ultra-sensible :

– Et que pensez-vous du cas d'Asia Bibi condamnée à mort pour blasphème ?

Elle s'est immédiatement mise à prier comme pour se protéger des flammes de l'enfer :

– Louange à Allah. Que la paix et la bénédiction soient sur son Messager et Serviteur, Muhammad, ainsi que sur sa famille, ses compagnons et tous ceux qui suivent le chemin qu'il a tracé, jusqu'au jour de la Résurrection.

Puis droit dans les yeux, elle me dit :

– Ma fille, c'est un crime d'insulter la religion. En France, vous n'êtes pas punis quand vous dites du mal de Jésus ?

– Ben non, d'abord nous vivons dans une République laïque, et le délit de blasphème n'existe plus en France depuis au moins deux cents ans. Chacun est libre de dire ce qu'il veut sur toutes les religions, et ceux qui ne sont pas d'accord peuvent le dire librement, dans le cadre d'un débat ou d'une discussion.

Une moue dubitative se forma sur ses lèvres, mais elle se contenta d'incliner la tête sans rien dire...

– Enfin, nous avons quand même des lois qui interdisent l'incitation à la haine ou à la discrimination mais, chez nous, la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Tu veux dire que tu voudrais qu’il mène le *jihad* ?

– Oui, s’il le faut. Dès que possible nous repartirons avec ma belle-fille en Afghanistan. Je ne veux pas que mes petits-enfants grandissent dans un pays qui a pactisé avec l’ennemi. Je méprise les Pakistanais, ils ne valent pas mieux que les Américains. D’ailleurs, ils sont dans le même camp. Pour moi, ce peuple n’a pas de fierté quand je vois qu’ils tuent sans scrupule leurs frères musulmans alors qu’ils défendent leur religion...

Sur ces derniers mots, sa voix s’est éteinte. Elle posa les deux mains sur son visage.

Elle refusa une autre tasse de thé, objectant qu’elle ne pouvait pas trop boire parce qu’il n’y avait pas de toilettes au marché afghan. Elle se leva, me signifiant qu’elle devait partir et qu’elle était fatiguée : « Quand j’ouvre mon cœur, ça me fait beaucoup de peine. »

Elle promit de revenir me voir. Je m’en assurai auprès de Chazia.

Avant qu’elle ne s’échappe, je lui donnai un sac de chips, des boissons, des gâteaux secs et une paire de chaussettes. J’avais remarqué ses pieds nus dans ses sandales, et, à cette époque de l’année, les nuits étaient fraîches. Sur le perron de l’entrée, elle me remercia en posant sa main sur ma tête, comme si elle me bénissait, avant de s’évanouir dans la nuit.

Cette femme avait tant de choses à dire ! Et malgré nos différences, nous étions parvenues à nouer un début de complicité. Durant cet après-midi, je lui avais demandé à plusieurs reprises comment elle me percevait malgré tout le mal que j’incarnais à ses yeux. À chaque fois, sans doute sincère, elle m’avait répondu qu’elle m’acceptait telle que j’étais, et qu’elle respectait mon pays avec ses traditions, sa religion, et qu’elle ne comprenait pas pourquoi le monde entier s’en prenait

à sa culture.

Je dormais profondément jusqu'à ce qu'on vienne tambouriner à ma porte. 9 heures ! Dans la foulée, mon portable se mit à sonner. Je tâtonnai sous les draps, la moustiquaire... On frappa encore. J'avais beau dire « Entrez ! », personne n'entrait. « Come in ! » Toujours personne. Pas encore assez réveillée pour parler fort, je m'extirpai de mon lit. Le ciel était noir. Il pleuvait des cordes. J'enfilai un peignoir.

Dans l'embrasement de la porte, j'aperçus Fahad, l'air affolé. Il ne voulut rien me dire d'autre que de le suivre dans le salon.

Sur mon grand écran plasma accroché au mur, la chaîne Express News affichait en *breaking news* : une voiture criblée de balles, des vitres explosées, du sang sur la banquette arrière... En bas de l'écran un large bandeau rouge qui indiquait : « MINISTER SHABHAZ BHATTI MURDERED<sup>6</sup> ».

Alors que Fahad se tenait debout immobile, impuissant et muet, je m'affalai sur le canapé, la tête plongée dans mes mains. Les joues ruisselantes de larmes, je relevai la tête, voulant savoir ce qu'il s'était passé.

Je séchai mes larmes par saccades en m'écriant en français : « Mais putain ! Ce n'est pas possible, c'est un cauchemar, dites-moi que je rêve. C'est quoi ce pays ! Où est mon téléphone ? »

Fahad n'avait rien compris mais saisissait ma détresse. Le pauvre était totalement désespéré. Je quittai la pièce en lui demandant de préparer la position de duplex. Je surgis dans ma chambre, mis enfin la main sur mon téléphone qui sonnait en boucle avant de claquer la porte de la salle de bain derrière moi. En cinq minutes, je fus habillée et presque coiffée. Je retrouvai Fahad sur la terrasse qui avait tout préparé sous l'auvent pour nous protéger de la pluie. Plantée devant la caméra, mes jambes flageolaient. Ce fut avec une émotion sans pareille que je réalisai ce duplex :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



plaisir ; si je ne voulais pas exploser comme un ballon, il fallait à tout prix que je trouve une solution pour me tirer au plus vite de cette embuscade. Par chance, en tant qu'Occidentale, j'avais le droit d'aller sous la tente des hommes sans choquer personne. J'invoquai un besoin d'aller aux toilettes et m'enfuis, comme si j'étais pourchassée par une armée de talibans !

Sous la tente, juste à côté, Mohammad me fit un accueil formidable. Il semblait vraiment content que je sois venue avec son neveu Fahad. Pendant que les invités continuaient d'affluer, je découvris un doux mélange de styles. Si la plupart des hommes étaient en costume, d'autres étaient carrément habillés et maquillés en femmes, mariant avec une aisance insoupçonnée moustache et talons hauts. Savourant un jus de fruit, je regardai les quatre danseuses professionnelles tournoyer sur elles-mêmes en faisant tinter leurs ribambelles de clochettes attachées aux pieds, au rythme entraînant des musiques indiennes. Il faisait bon et chaud, l'ambiance était bien plus amusante ici que chez les femmes !

Une quinzaine d'hommes autour de Mohammad acclamaient ces danseuses en tapant des mains et jetaient vers elles des dizaines de billets de roupies pakistanaises. Toutes étaient des hommes travestis qu'on appelle ici des *hijras*. Ce n'était pas la première fois que j'en voyais, on les rencontrait souvent au péage, à l'entrée de la ville où ils faisaient la manche dans les bouchons.

Le Pakistan est sans doute le pays au monde le plus paradoxal qui soit : dans ce pays particulièrement homophobe, il n'est pas rare de croiser deux hommes se donner la main et beaucoup d'hommes profiteront du statut de travesti ou de transsexuel pour s'épanouir et s'amuser.

Le plus incroyable est que le Pakistan, au même titre que l'Australie, l'Allemagne, et l'Inde, reconnaît officiellement l'existence d'un troisième genre. Depuis 2011, les *hijras*, appelées aussi *khusra*, bénéficient d'un statut juridique officiel, l'une d'elles a même été autorisée à briguer un poste de députée lors des dernières élections.

D'après les dernières statistiques, les *hijras* seraient plus d'un demi-million dans un pays qui compte 180 millions d'habitants. Danseuses, prostituées ou mendiantes, leurs situations étaient parfois délicates même si elles ont toujours été admises dans cette société si traditionnaliste. Ce pays, qui condamne l'homosexualité, passible de la peine de mort, les accepte volontiers. On aurait pu imaginer une exception chez les plus radicaux, chez les religieux, mais là, il semble y avoir consensus. Les mollahs les considèrent comme « des créatures d'Allah » qui n'ont pas choisi de naître ainsi.

En d'autres termes, de mon point de vue, le Pakistan est une société sexuellement frustrée qui assouplit ses discours et ses lois quand ça arrange tout le monde, et en particulier les hommes.

En regardant les *hijras* danser sous mes yeux, il était difficile d'imaginer qu'ils étaient nés hommes. Certaines lançaient des œillades aguicheuses, un comportement inimaginable pour les femmes dans cette société qui bafoue régulièrement les droits les plus élémentaires.

Je demandai à Fahad si d'après lui je pouvais les filmer et tenter une interview sans risquer de gâcher la fête. Il me répondit :

– Bien sûr, si elles sont d'accord ! Tiens regarde, justement, elles font une pause...

Me dirigeant vers elles, la caméra à la main, les *hijras*

comprirent immédiatement mes intentions et m'accueillirent avec un grand sourire. Assise sur un canapé face à trois d'entre elles, pendant que la quatrième ramassait les billets par terre, j'interrogeai d'abord la plus âgée des trois :

– Est-ce que dans votre communauté, vous êtes toutes homosexuelles ? Ou plutôt qu'elle est votre sexualité ? Est-ce qu'il vous arrive d'avoir des relations avec des hommes ou des femmes mariées ?

– La majorité d'entre nous a des relations sexuelles avec des hommes. Les femmes ne peuvent pas avoir de relation en dehors de leur mariage sans risquer de se faire tuer ou d'être jetées en prison à vie pour le péché de *zina*, c'est-à-dire d'adultère. Vous savez, ici, même les femmes violées sont condamnées pour adultère, alors vous imaginez bien qu'elles ne prennent pas le risque de venir nous voir. Mais comme la culture pakistanaise impose le mariage comme seule voie possible, ceux pour qui l'homosexualité n'est pas qu'une simple passade d'adolescent, vivent généralement une double vie. Moi, par exemple, je fréquente depuis des années un homme marié et père de famille. Il porte une longue barbe, fait sa prière cinq fois par jour mais il est amoureux de moi et on se voit en cachette.

Une autre renchérit :

-... Nous, le troisième genre, nous sommes admis comme tels et, grâce à nous, les hommes peuvent s'amuser en dansant avec les femmes ou vivre leur homosexualité. D'ailleurs, regardez, sans nous les mariages et les fêtes ne seraient pas aussi festives...

M'adressant à la plus âgée des trois :

– Comment se fait-il que les religieux qui interdisent l'homosexualité vous acceptent aussi bien ?

– Les hommes et les femmes doivent être séparés dans les lieux publics. La règle est donc respectée puisque nous ne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'Asia auprès de son mari, grâce à Fahad.

J'étais heureuse à l'idée d'écrire ce livre. Les reportages n'ont pas la même force de frappe qu'un témoignage écrit qui a le mérite de rester. Et, que cela plaise ou non aux fanatiques religieux, c'était une bonne opportunité pour alerter l'opinion.

Le Pakistan pourrait être une grande nation et plus je le connaissais plus j'avais de l'affection pour ce pays de douleur. Ses habitants sont accueillants, formidables à bien des égards. Les extrémistes ne sont qu'une poignée mais, par la terreur, ils réussissent à freiner toute l'évolution du pays. Il me semblait que ce livre servirait aussi à faire entendre cette société civile qui ne peut s'exprimer librement sans se mettre en danger et, si Asia Bibi était libérée, d'autres personnes condamnées injustement par cette loi du blasphème pourraient peut-être l'être aussi.

Avant de s'engager sur l'autoroute, direction Lahore, Fahad fit un arrêt au marché de Rawalpindi pour acheter au noir une montre-espion. Je l'avais testée avant de la payer 100 euros : cette montre d'homme d'apparence ordinaire possédait une caméra invisible qui filmait et prenait le son avec une qualité exceptionnelle. L'idée était de la donner à Ashiq pour qu'il puisse enregistrer les entretiens avec sa femme.

Arrivée à Lahore, je trouvai la petite famille d'Asia Bibi heureuse de ma visite surprise. Autour d'une tasse de thé, nous avons évoqué avec Ashiq, Sidra et Esham, la plus jeune fille âgée de 9 ans, la mort de Shahbaz Bhatti. Je leur dis qu'il était important que ce livre, auquel le ministre croyait beaucoup, voie le jour. Non seulement il permettrait à Asia Bibi de ne pas tomber dans les oubliettes mais la communauté internationale pourrait ainsi exercer une pression sur le Pakistan. Ashiq, qui

avait acquiescé jusque-là, me dit :

– De toute façon la situation est totalement bloquée pour Asia et pour nous aussi car nous sommes nous aussi menacés de mort.

– Je sais et c'est terrible que vous soyez vous aussi frappés par la marque du blasphème. Bon, écoutez mon plan... Au fait Ashiq quand as-tu prévu d'aller voir Asia ?

– Demain normalement

– Parfait. Fahad et moi nous allons donc rester avec vous cette nuit et demain on pourra t'accompagner à la prison. D'ici là, Ashiq, tu vas tout me raconter sur Asia, sur vous, votre rencontre, votre vie avant le drame. Sidra et Esha, je vais aussi vous poser des tas de questions sur votre maman parce que j'aurai besoin de toutes ces informations pour écrire comme si j'étais Asia.

Esha gloussa :

– Tu vas écrire comme si tu étais maman ?

– Je vais essayer. Ce n'est pas un exercice facile mais je pourrais y arriver si vous m'aidez en me donnant le maximum de détails sur votre vie et sur Asia.

Ils avaient tous un air hébété. Pour les rassurer :

– Mais vous savez, je vis ici depuis trois ans et je commence à bien connaître votre pays. Allez hop, au boulot !

Toute la soirée j'interrogeai la famille en prenant des tas de notes. Nous ne fîmes une pause qu'au moment où Fahad s'installa dans un coin de la pièce pour faire sa prière.

Le lendemain midi, direction la prison de Sheikhupura dont je gardais un souvenir exécrationnel.

Ashiq avait l'habitude de prendre un bus qui mettait plus de trois heures. J'avais donc loué une voiture pour aller plus vite. En arrivant auprès de cette maudite prison, je demandai à Fahad

de ne pas se garer au même endroit que la dernière fois. D'abord, par superstition et, ensuite, parce que je voulais avoir une vue sur le poste de sécurité, voir comment Ashiq faisait pour rentrer dans cet édifice qui m'était interdit.

Avant qu'Ashiq ne sorte de voiture, Fahad lui expliqua comment mettre en marche la montre qui n'avait qu'une demi-heure d'autonomie. Puis je lui fis mes dernières recommandations.

– Bon, Ashiq, je voudrais d'abord que tu demandes à Asia si elle est d'accord pour que j'écrive un livre qui raconte son histoire à la première personne. Ensuite, j'aimerais que tu lui demandes ce qu'elle aimerait dire au monde entier. Je veux aussi connaître les circonstances exactes de la fameuse cueillette, tout savoir sur ses conditions de détention et comment elle occupe ses journées.

– Ben, justement elle ne fait rien.

– Détrompe-toi, il se passe forcément plein de choses, et je veux connaître la moindre de ses pensées...

Quand Ashiq posa la main sur la poignée de la porte :

– Je compte sur toi Ashiq, tu te souviens de toutes mes questions, tu veux que je les répète ?

– Non, non, c'est ok.

De la voiture nous regardions avec appréhension Ashiq se diriger vers la prison. Pour la première fois, je vis Fahad montrer des signes de nervosité en se rongant les ongles !

Ashiq passa le PC de sécurité comme une lettre à la poste, ce fut une délivrance.

Une heure plus tard, je m'étais endormie en écoutant la radio dans la voiture. Je sursautai quand j'entendis la porte du passager avant s'ouvrir : c'était Ashiq, tout sourire !

Je demandai aussitôt à Fahad de démarrer pour ne pas faire

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



– Qu'est-ce qui vous ferait plaisir, mademoiselle ? Regardez, là, j'ai une magnifique choucroute ! Ou ce cassoulet maison ?

Dans un élan maso, je demandai :

– Et vous n'auriez pas des abats ?

Lui, tellement heureux :

– Oh mais bien sûr, jolie demoiselle ! Regardez, là, j'ai du foie, des rognons, du cœur et de merveilleuses tripes à la mode de Caen.

Après un haut-le-cœur réflexe, j'ai commandé différentes variétés de jambons, persillés, secs, jambons cuits supérieurs...

Le lendemain de la sortie du livre, je reçus un appel paniqué de Fahad. Cinq hommes du parti religieux Jamaat-e-Islami étaient venus chez moi pour me parler. Ils avaient entendu parler de mon livre via une dépêche AFP diffusée en anglais. Comme avec les femmes de la madrasa, Fahad leur avait dit que j'étais rentrée en France, mais là, c'était la vérité. Pour s'en assurer, ils avaient quand même fouillé la maison et demandé à Fahad pourquoi j'avais écrit un livre contre l'islam.

D'un média à l'autre, je répétais inlassablement les mêmes réponses aux mêmes questions, en essayant de coller au plus près à la réalité du terrain. À chaque fois, pour éviter toutes confusions, je rappelais que la loi du blasphème ne discriminait pas les chrétiens en particulier et qu'au contraire, c'était les musulmans qui en souffraient le plus... et pourtant...

Je me souviens d'un Salon du livre auquel j'avais participé à Toulon. Alors que je terminais la rédaction d'une dédicace, je vis une femme blonde, la cinquantaine décolorée, s'approcher et s'emparer du livre. Elle lisait la quatrième de couverture en faisant ici et là de petites mimiques agacées avant de me lancer :

– Mais quelle horreur ! Comment peut-on faire des choses comme ça à cette pauvre femme. Quel âge a-t-elle ?

– Environ 42 ans, mais vous savez là-bas, les gens ne connaissent pas exactement leur âge.

En feuilletant le livre :

– Et ça se passe où ? Ah oui, au Pakistan, tiens comme par hasard... Bon je ne pense pas que je vais acheter votre livre parce que déjà que je n'aime pas trop les Arabes...

– Ce ne sont pas des Arabes, Madame.

– Pff, tout ça c'est pareil, c'est bien l'islam qu'ils défendent et comme d'habitude, dans ces pays-là, les chrétiens...

Je l'interrompis *illico* :

– Si vous lisez le livre, vous apprendrez que cette loi du blasphème n'épargne pas les musulmans, bien au contraire, ce sont eux les premières victimes...

Perplexe.

– Mouais, enfin l'islam est une religion de haine et bientôt, si on n'y prête pas attention, on va se faire envahir, regardez déjà en France...

Ne supportant plus cette conversation je me suis levée en lui arrachant le livre des mains :

– Je ne crois pas qu'il soit utile que vous lisiez ce livre.  
Bonne journée.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

occidentales. L'objectif était d'obtenir soit la grâce présidentielle, soit le consentement de la Cour suprême d'Islamabad pour rejurer Asia Bibi. Pour cela, il me fallait créer l'actualité, sensibiliser médias et politiques à l'échelle internationale. Ne connaissant personnellement ni politique ni star de la chanson ou du cinéma, la tâche s'annonçait rude. Révoltée par la tournure que prenait cette histoire, j'étais repassée en mode « machine de guerre ».

Pour commencer ma campagne de mobilisation, j'ai lancé sur les réseaux sociaux une « opération verre d'eau ». L'idée était de demander aux abonnés de Facebook et de Twitter de se poster en buvant un verre d'eau symbolique en soutien à Asia Bibi. Au regard du succès du *Ice bucket challenge* de l'été 2014 pour lutter contre la maladie de Charcot, ce n'était pas plus sot et certainement plus facile que de se jeter un sceau de glaçons sur la tête. Grâce à mes contacts amicaux et professionnels et aux interconnexions des membres des réseaux, je bénéficiai d'une audience importante pour toucher le plus grand nombre. Ainsi, ceux qui ne connaissaient pas l'histoire d'Asia Bibi m'envoyèrent volontiers un *selfie* de soutien un verre d'eau à la main et se demandaient comment il était encore possible de mourir pour un verre d'eau. J'avais aussi prié Joseph de m'envoyer des photos de chaque membre de la famille, un verre d'eau à la main, histoire d'incarner davantage la cause que je défendais.

Des personnes qui ne me connaissaient pas personnellement jouaient le jeu en m'envoyant des photos depuis leur cuisine de Bretagne ou du fin fond du Texas. Pourtant, certains de mes amis ou connaissances n'en faisaient rien. De mon côté, pour démarrer cette campagne, j'avais donné l'exemple. Très vite, j'ai supposé que leur inhibition, voire leur paralysie, trahissait la

peur du ridicule. Cette peur dominante qui résiste à tout, obtient de nous les pires lâchetés, disait André Gide, et, pour les encourager à surmonter leur crainte, je tenais à ce que l'image de cette opération soit ludique, amusante et décalée. Ainsi, je postai des photos amusantes d'E.T. l'extraterrestre buvant un verre d'eau, tout en défiant directement les « amis » Facebook de m'envoyer des photos créatives... J'ai reçu des chiens buvant de l'eau dans leur gamelle, d'autres qui, pour marquer un soutien plus fort, lampaient carrément une bouteille d'eau.

Quand mon copain Michel Delpech – qui apporte un soutien indéfectible à la cause d'Asia Bibi depuis quatre ans – posta sa photo un verre d'eau à la main sur mon mur Facebook, le mouvement s'est accéléré d'un coup. Les gens furent rassurés par les posts des autres et, aussitôt, la mécanique s'est mise en route sans que j'aie besoin de l'alimenter en permanence. J'ai reçu des centaines de photos du monde entier. J'étais heureuse de pouvoir compter sur cette solidarité autour d'Asia Bibi.

Pour capter et maintenir l'intérêt, j'avais aussi l'avantage de bien connaître les rouages du métier pour être publiée dans les quotidiens nationaux sans trop de difficulté. L'idée était d'interpeller les politiques en leur demandant pourquoi ils n'intervenaient pas en faveur d'Asia Bibi, alors que la France pouvait aider à la sauver. Pour atteindre le président Hollande, je rappelai que Nicolas Sarkozy, en 2011, avait décroché son téléphone pour contacter le président du Pakistan de l'époque. Pour sensibiliser Anne Hidalgo, la maire de Paris, j'évoquai le soutien de Bertrand Delanoë il y a quatre ans... Par effet boule de neige, les journalistes me sollicitaient de plus en plus en interview, c'était pour moi l'occasion d'interpeller à nouveau en direct à la télévision ou à la radio les responsables politiques. Au bout de trois semaines et demie de constance et de ténacité,

ma stratégie commença à porter ses fruits.

Le 14 novembre 2014, Anne Hidalgo publia une tribune dans *Le Figaro* pour « demander solennellement au président pakistanais Mamnoon Hussain de gracier Asia Bibi » et s'est dite prête à l'accueillir avec sa famille dans la capitale. Elle conclut cette tribune en ces termes :

Le temps presse. J'appelle les élus, les responsables politiques et la société civile à rejoindre la campagne qui, en France et partout ailleurs, pourra par sa détermination et son ampleur sauver Asia Bibi et la rendre à sa famille.

Enfin, je n'étais plus seule à lancer des appels pour sauver Asia Bibi. D'excellentes mains venaient maintenant m'aider. Ce succès en annonçait d'autres. Deux jours plus tard, les eurodéputées Rachida Dati et Michèle Alliot-Marie publiaient une tribune dans le *Journal du Dimanche* avec ce titre adroit : « Monsieur le président de la République, agissez pour Asia Bibi ! »

Victoire !

Lorsque j'informai Joseph de toutes ces bonnes nouvelles, la petite famille eut du mal à croire que la grande ville de Paris voulait bien les accueillir, une fois Asia libérée. J'entendis autour d'eux des manifestations de joie. Joseph et Ashiq insistèrent pour que je remercie Madame la Maire de leur part. Plutôt que de jouer les intermédiaires, je leur proposai de lui adresser directement une lettre signée du pouce d'Ashiq. Joseph la traduirait d'ourdou en anglais et je me chargerais de la version française.

Cette lettre obtint un succès inespéré. *Le Figaro* la publia à la une le 18 novembre 2014.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



qu'il suffit de si peu de chose pour être accusé de blasphème.

J'espère aussi que ceux qui soutenaient Asia Bibi par solidarité confessionnelle, au nom des chrétiens persécutés, continueront à combattre à mes côtés les intégristes aveugles, adeptes de la barbarie, protecteurs de l'obscurantisme, qui ont pris un pays en otage.

Il est temps d'ouvrir les yeux.

# Remerciements

Ce livre n'aurait pu être réalisé tel qu'il apparaît aujourd'hui sans le précieux concours de nombreuses personnes auxquelles j'exprime ici ma pensée et ma sincère gratitude.

Je tiens à remercier tout particulièrement Isabelle W. pour son enthousiasme tenace malgré mes tergiversations insupportables.

Un immense merci à celles qui ont contribué de près ou de loin à l'enrichissement du livre, Joanne P. pour son écoute et son enthousiasme, Helen D. et ses belles idées depuis Madrid, Arielle C., mon ange gardien, Valérie K., du Pakistan. Je tiens également à exprimer ma reconnaissance à ceux qui m'ont généreusement apporté leur soutien et réconfort pendant l'écriture : Magali E., Valérie S., Dominique D., Isabelle S., Brunette, Alb, Vénus.

À tous ceux qui ont transformé cette aventure individuelle en une aventure collective par leur soutien indéfectible à la cause d'Asia Bibi, *en France comme à l'étranger*, Philippe R., l'éditeur de *Blasphème*, Cynthia S., de l'autre côté de l'Atlantique, Martine B. et toute l'équipe de la L, Jean-Yves C. pour sa pertinence, le secrétaire d'État André V., Fausto R. l'Italien, Diana K. à Berlin, Marie A.A. pour sa fidélité, Sophie G., Bernard S. et sa Règle..., Philippe S. et son cabinet, Fayçal S., Nathalie M., père Guy G. pour ses contacts avec le Vatican, Koz, l'abbé Daniel P. pour sa générosité, Léon S. et les équipes de UN Watch., Ève B., Sylvain R. pour son jambon de 20 kg, Muriel P. pour ses précieux contacts, Benjamin P.G. pour sa pétition, mon confrère Laurent B., Anne B. de la Sarthe, Alexandra L. de Lisbonne, James C., Huguette C., Anne-Laure

H., sans oublier toutes celles et tous ceux qui ont participé à l'opération verre d'eau.

Un grand merci à toute l'équipe des éditions du Rocher.

Enfin je dédie ce livre à MM., à mon Lapin et à ma Chaussette, sans qui cet ouvrage n'aurait jamais vu le jour.

Achevé d'imprimer par XXXXXX,  
en février 2015  
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2015

*Imprimé en France*